

Recherches en Langue et Littérature Françaises
Revue de la Faculté des Lettres
Année 8, N^o 14

Les rêveries déchues d'un solitaire passif

Mahdi Afkhaminia*

Maître de Conférences, Université de Tabriz

Samira Ahansaz**

Etudiante de la maîtrise en langue et littérature françaises,
Université de Tabriz

Résumé

Jean-Jacques Rousseau, écrivain illustre et philosophe révolutionnaire de l'Âge des Lumières, a recouru pendant les dernières années de sa vie à l'écriture des ouvrages autobiographiques. Il y refléta le véritable portrait de soi-même grâce à une mémoire encombrée de souvenirs tumultueux. Son œuvre autobiographique qui comprend *Les Confessions*, les *Dialogues* et *Les Rêveries du promeneur solitaire*, renferme la restitution analytique de la personnalité et de la réflexion philosophique du philosophe célèbre.

Dans ses *Rêveries* qui constituent le dernier ouvrage de Rousseau, il peint un tableau du bonheur retrouvé où il mêle à ses impressions, le goût de la marche et de la contemplation des paysages naturels. Dans cet article, nous tentons d'explicitier d'une part les thèmes principaux traités dans *Rêveries*, c'est-à-dire ceux de la solitude et du paradis perdu ; d'autre part en nous appuyant sur sa vision, nous analyserons le rôle essentiel que le problème du mensonge a joué dans son œuvre autobiographique.

Mots-clés : Jean-Jacques Rousseau, la solitude définitive, autosuffisance, le mensonge, la honte, le paradis perdu.

تاریخ وصول: ۹۲/۹/۱۱ تأیید نهایی: ۹۳/۹/۲۳

***E-mail :** afkhaminia@yahoo.fr

****E-mail :** samiraahansaz@yahoo.fr

Introduction

Le célèbre déclencheur de la Révolution française et le grand «[philosophe] des gens heureux» (M. Eigeldinger, 1962, p. 137), Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), donnait toujours libre carrière à son esprit ; c'est pourquoi ses créations littéraires sont porteuses d'un grand nombre de nouveautés du style et des images : le *Discours sur l'Inégalité* fait époque dans l'anthropologie, *Du Contrat social* en politique, *l'Émile* en pédagogie, la *Profession de foi du vicaire savoyard* en religion, la *Nouvelle Héloïse* dans l'art du roman, *Les Confessions* dans le genre autobiographique, les *Dialogues* en polémique et *Les Rêveries* dans l'invention de la prose poétique.

En effet, la période de 1750 à 1778 où Rousseau a rédigé ses ouvrages autobiographiques était l'ère de la transmission de l'art esthétique à l'art de l'expression du monde interne de l'auteur. L'œuvre autobiographique de Rousseau est un texte essentiel dans ce domaine. Elle est l'un des textes clés de la littérature moderne parce qu'elle a exceptionnellement transgressé les règles anciennes au nom de dépeindre une nouvelle figure du «Moi» dans l'ouvrage littéraire. Au lieu du «Moi» haïssable des classiques, Rousseau peint un «Moi» qui adhère au sujet du livre où se situe l'histoire intime de l'auteur. Les thèmes de la rêverie, la louange de la passion humaine, le regret de la fuite du temps, le rappel du passé heureux et la création d'un monde idéal, traités dans ses ouvrages autobiographiques, ont initié les générations suivantes à une nouvelle forme de l'écriture et ont construit les fondements d'une jeune école littéraire, c'est-à-dire le romantisme.

C'est à l'époque de l'avènement du romantisme que la rhétorique de Rousseau est admirée et poursuivie par les partisans de cette nouvelle école, notamment dans ses *Rêveries* qui sont marquées par la simplicité du langage, la vivacité des descriptions, la vraisemblance du récit et l'intérêt de la vérité et de la justice ; ces caractéristiques ont donné à cet ouvrage des charmes exquis.

Après avoir surpassé la profonde obscurité du monde solitaire qu'il a éprouvée depuis la rédaction de *l'Émile*, le grand philosophe a finalement

trouvé la sérénité du cœur, en dépit de sa défaillance à obtenir le soutien de ses contemporains. Tout à fait désespéré des hommes, Rousseau se sera résigné à la fatalité qui le poursuivrait éternellement et se sera enfin résolu à vivre intérieurement un monde autre que celui des êtres humains. Chez lui, il est toujours question du paradis perdu qui apparaît dans un mélange de contrastes ; c'est dans le malheur et dans l'ombre que Rousseau rencontre la lumière du paradis. C'est dans la solitude définitive qu'il éprouvera l'extase du paradis perdu et trouvera des aspirations à un au-delà supérieur.

Pourquoi compter sur ce monde-ci tandis qu'il l'a trahi ? Pourquoi avoir de l'espérance sur le peuple qui rejette ses idées ? La solitude vaut mieux qu'une vie au centre d'une telle société ; la solitude fournit la meilleure occasion de se connaître, elle donne le champ libre à l'imagination pour se créer un monde idéal ; ce sont les croyances d'un vieux philosophe soumis à une destinée irrévocable ; les idées qui se présentent dans son dernier ouvrage autobiographique, *Les Rêveries*, qui reste inachevé. Dans cet article nous souhaitons éclairer un autre côté du monde intérieur de Rousseau en retraçant le processus durant lequel il est arrivé au comble de la solitude, à laquelle il échappera, plus ou moins, grâce à son paradis perdu. En outre, la philosophie du mensonge abordée dans *Les Rêveries*, qui constitue indubitablement une question très remarquable pour le théoricien de l'homme naturel, y sera envisagée sous ses plusieurs aspects.

Une dernière réflexion sur soi

Rédigé entre 1776 et 1778, le livre récite en grande partie les événements survenus en 1765, déjà évoqués dans *Les Confessions*. Contrairement à ce dernier ouvrage où l'auteur s'efforce de justifier ses torts auprès de ses semblables, *Les Rêveries*, vides de toute intention de faire convaincre les hommes, comportent les confidences écrites seulement par plaisir. Le philosophe sévère du *Contrat social*, aliéné de la société humaine et réfugié dans la nature consolatrice, trouvera dans *Les*

Rêveries un esprit plus doux et plus sensible. Cependant ainsi que Pierre Bornecque en se référant à Jacques Proust, cite: «le Rousseau de l'*Inégalité* et du *Contrat social* n'a rien oublié, rien renié de lui-même dans *Les Rêveries*. Il y a seulement transposé, sur un mode passionné, [...] tout ce qu'il avait pu dire ailleurs, en termes généreux et abstraits de l'aliénation de l'homme par la société moderne» (P. Bornecque, 1988, 76).

Le sentiment de la persécution dont les adversaires de Rousseau ont semé le germe dans son cœur et duquel il ne put jamais se guérir, lui apporta de la paix dans les dernières années de sa vie. Étant poussé à l'état le plus misérable, Rousseau n'a plus de crainte et d'inquiétude pour les obstacles que ses ennemis pourraient dresser devant lui :

Ils pourraient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, et me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources ; en ne me laissant rien ils se sont tout ôté à eux-mêmes... Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misère que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y saurait plus rien ajouter. [...] L'inquiétude et l'effroi sont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré (J.-J. Rousseau, 1965, 31).

Il a perdu également son espérance à la transmission authentique de ses idées et de ses écrits :

Il se passe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étais dans l'erreur de compter sur le retour du public, même dans un autre âge ; puisqu'il est conduit dans ce qui me regarde par des guides qui se renouvellent sans cesse dans les corps qui m'ont pris en aversion» (Ibid., 33-34).

C'est ainsi qu'a décidé Rousseau de rédiger ses *Rêveries* qui loin d'être l'appareil de justification, sont le meilleur lieu où l'écrivain peut d'une part analyser sa propre personnalité et ses faiblesses en tant qu'un vrai psychologue comme c'était le cas dans ses *Confessions*, et d'autre part dénoncer à la manière d'un moraliste, l'hypocrisie de ses amis philosophes et de ses contemporains. Dans cet ouvrage, on est également

invité à se plonger dans les merveilles de la nature pour éprouver à côté de l'auteur de pures jouissances. Compte tenu du caractère multidimensionnel de l'ouvrage, il semble raisonnable de le considérer comme un mélange de la raison et de la sensibilité, de la rêverie et de la réflexion, de la réminiscence des fautes et de la résurrection du paradis perdu.

Ainsi que l'emploi de l'adverbe «donc» dans la première ligne de cette œuvre souligne-t-il («Me voici donc seul sur la terre» (*Ibid.*, 29)), *Les Rêveries* constituent la *méditation ultime* de Rousseau et comportent la conclusion de son œuvre et de sa vie. Elles sont une dernière réflexion sur soi où le philosophe développe le thème essentiel de toute son œuvre autobiographique, c'est-à-dire, le thème de la solitude.

Rousseau et l'infini de la solitude

Dès le début du livre, c'est le titre qui avertit le lecteur de l'extrême solitude dans laquelle se trouva Rousseau. L'emploi de l'article défini «le» pour «promeneur solitaire» dans le titre de l'ouvrage, montre lucidement que l'auteur croyait son état comme un état exemplaire et modèle pour tout souffrant isolé de la société.

Rousseau doué d'un esprit sensible et sincère ne pourrait jamais appartenir à une société où les riches ayant un faux sentiment de leur supériorité se donnaient le courage de s'amuser en se moquant des pauvres et des paysans. L'ordre scandaleux qui régnait sur la société de son époque, rendit intolérable pour lui toute sorte de participation à la communauté des hommes. Il représenta également la répugnance qu'il éprouvait pour les chaînes et les gênes de la société humaine, comme l'un des inconvénients de cette dernière :

Je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir, et que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissements nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement je suis bon et je ne fais que du bien ;

mais sitôt que je sens le joug, soit de la nécessité soit des hommes, je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je suis nul (Ibid., 113-114).

Alors, s'étant brouillé avec la plupart de ses amis, soit à cause de leur malveillance, soit en raison de son extrême sensibilité, il a perdu tous les liens qui l'enchaînaient jadis à la société mondaine. De plus, l'indifférence des hommes littéraires et du public envers ses *Dialogues*, l'a conduit enfin à se replier définitivement sur soi-même.

Croyant à un accord universel contre lui, s'est-il résolu en fin de compte à réaliser des réformes fondamentales dans sa vie. Chassé par l'Église, le parlement et les philosophes qui constituaient déjà ses asiles, il se mit désormais à renoncer au monde presque à ses quarante ans, c'est-à-dire, à l'âge de la sagesse. Désormais il faisait tous ses efforts pour enrichir son monde intérieur en vue d'acquérir une sagesse conforme à son âge, et c'est à la vieillesse, à l'époque de la rédaction de ses *Rêveries* qu'il s'est déterminé à négliger entièrement ses ennemis pour parvenir à la sérénité du cœur :

Je suis cent fois plus heureux dans ma solitude que je ne pourrais l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la société. Elles n'y pourraient plus germer derechef à mon âge ; il est trop tard. Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal tout m'est indifférent de leur part, et quoi qu'ils fassent, mes contemporains ne seront jamais rien pour moi (Ibid., 33).

Bien conçu, la solitude n'était pas au début un état désiré de la part de Rousseau. Au contraire, comme l'indique «Rousseau» des *Dialogues* sur le caractère de «J.J.», la compagnie des hommes lui procurait de la jouissance durant sa jeunesse :

Dans sa jeunesse et durant ses courtes prospérités n'ayant encore à se plaindre de personne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans sa misère. Il se partageait alors avec délices entre les amis qu'il croyait avoir et la douceur du recueillement (J.-J. Rousseau, 1999, 273).

A vrai dire la solitude a parcouru un long chemin pour qu'elle puisse se stabiliser définitivement chez Rousseau. Néanmoins, vivant encore dans l'espérance d'être reconnu par les hommes comme un être juste et comme un humaniste, il a entrepris «milles folles tentatives pour faire passer [ses *Dialogues*] à la postérité» (J.-J. Rousseau, 1965, 33).

Contrairement à ce qu'il attendait, la société dénaturée de son époque l'exclut hostilement et le poussa, par conséquent, à s'isoler du monde et à devenir un solitaire par goût et par choix. La stratégie de Rousseau devant cette obligation contiendra, selon Marc Bocher le fait de métamorphoser la «solitude subie» (M. Bochet, 1997, p.54), à une «solitude voulue» (*Ibid.*, 58) par un retour sur soi. Il faut néanmoins savoir que :

Ce n'est pas parce qu' [il hait] les hommes, mais parce qu' [il aime] le repos et la paix qu' [il fuit] le tumulte et le bruit (J.-J. Rousseau, 1999, 201).

D'après ce que nous avons indiqué dans les paragraphes précédents, chez Rousseau la solitude est définie sous deux formes :

La solitude imposée

- Dans les premières lignes des *Rêveries*, Rousseau déclare qu'il est proscrit de la société sans l'avoir voulu lui-même :

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime (J.-J. Rousseau, 1965, 29).

A diverses reprises, par de multiples expressions et avec une tonalité mélancolique, il a affirmé tout au long de son ouvrage que sa solitude définitive ne résultait pas de sa propre volonté mais du rejet que le monde lui avait prêté :

Ils ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux (*Ibid.*).

En fait, l'abandon de Rousseau de la part de la société humaine avait plusieurs causes :

1) La première consistait à la maladie dont le corps de Rousseau était le sujet. Le déclin de ses forces corporelles et la souffrance qu'il lui apportait, le distinguaient et l'isolaient de jour en jour des hommes ;

2) L'amour-propre défini par Rousseau comme la source de la plupart des maux, était une autre raison pour laquelle Rousseau s'était retiré du monde ; car dans les salons et parmi les hommes littéraires il était couronné en raison de ses talents et donc envahi de l'amour-propre. L'arrachement de ce vice nécessitait de nombreuses ruptures avec ses amis philosophes, puisque :

L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive et s'exalte dans la société qui l'a fait naître et où l'on est à chaque instant forcé de se comparer ; il languit et meurt faute d'aliment dans la solitude (J.-J. Rousseau, 1999, 201).

3) Finalement, d'une part l'adoption d'une religion particulière (le théisme) qui serait réfutée par la société de Genève et de Paris et d'autre part sa méfiance croissante envers les philosophes athées, le coupèrent de tout et l'abîmèrent dans une solitude irrémédiable.

Ces inconvenances pouvaient sans doute créer une grande distance entre Rousseau et ses contemporains. Néanmoins, le grand philosophe n'a jamais cessé de découvrir de nouveaux chemins pour consoler son âme.

La solitude, une démarche choisie

Au lieu de résister devant cette exigence de l'isolement, Rousseau se sera résigné enfin aux causes de sa solitude :

Sentant enfin tous mes efforts inutiles et me tourmentant à pure perte j'ai pris le seul parti qui me restait à prendre, celui de me soumettre à ma destinée sans plus regimber contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette résignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure et qui ne pouvait s'allier avec le travail continuel

d'une résistance aussi pénible qu'infructueuse (J.-J. Rousseau, 1965, 30-31).

A la société pernicieuse des hommes qui ne lui a pas donné le réconfort désiré, il oppose dans ses *Rêveries* la pure nature de la campagne. Dans ce lieu de la rêverie, l'auteur accorde notamment une grande importance à l'eau comme le symbole de la pureté et de l'innocence. Le motif de l'eau est en effet l'un des motifs essentiels de l'œuvre de Rousseau ; non seulement il le plonge dans les rêveries délicieuses mais lui offre aussi de nombreuses méditations :

De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image (*Ibid.*, 96).

Comme on constate, loin d'être un simple lieu de promenade ou un objet d'étude, la nature pour lui est une mère au sein de laquelle il peut découvrir le mystère de l'existence et sait purifier son «imagination salie» (*Ibid.*, 126) par les «hideux objets» (*Ibid.*) que ses ennemis ont comblé son cœur.

Même lorsqu'il est loin de la nature, dans sa résidence, il préfère à la communauté des hommes méchants une société des êtres imaginaires où règnent la justice et la fraternité. Ces images fictionnelles qu'il se crée grâce à son imagination active, ne le trahissent et ne le quittent jamais. Ainsi, la solitude accablante sera-t-elle transformée en fin de compte en une indépendance absolue des hommes réels et par conséquent en une solitude salvatrice fondée uniquement sur l'amour de soi :

Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas et je me suffis à moi-même (*Ibid.*, 135-136).

C'est dans ses rêveries et durant ses promenades dans les espaces naturels que Rousseau approfondira ses connaissances sur le mystère de sa propre existence. En réalité, la rêverie consiste chez Rousseau en données pures de l'activité première et naturelle de l'esprit ; c'est l'état où on laisse ses idées suivre leur pente naturel sans aucun obstacle :

Les caractérologues considèrent Jean-Jacques comme le type «émotif, non actif, secondaire», c'est-à-dire de l'être sensible chez qui les

émotions ne se traduisent pas immédiatement par des actes, mais font naître en lui toute une série de réflexions, de méditations, de rêveries (P. Bornecque, 1988, 33).

Ce mode de penser convient mieux à l'esprit libre de Jean-Jacques dont la grande obsession est le retour à sa pure nature primitive. Ses promenades rêveuses ne constituent plus le simple lieu de vagabonder librement mais aussi celui de la méditation métaphysique. C'était à cette époque-là que l'état de l'auteur fut à jamais stabilisé. Amour de soi sera envisagé dorénavant comme un bien sublime. Dans un cœur assuré enfin de son innocence, la confession et la justification n'auront plus de place. Rousseau substituera au sentiment de la haine qu'il pourrait prendre contre la race humaine celui de l'indifférence ; c'est la méthode que définira plus tard Marcel Proust dans *A la Recherche* comme la seule voie de la décadence d'autrui.

Les Rêveries consistent ainsi à la confidence d'une âme tourmentée qui s'efforce de parvenir à la sérénité «dans la consolation que [lui] procurent les souvenirs et dans l'espérance d'un mystérieux salut» (M. Bochet, 1997, 18).

Mensonge : problème majeur au centre de la philosophie de Rousseau

Lorsque Rousseau passait des *Dialogues* aux *Rêveries*, il a modifié considérablement son mode énonciatif. Contrairement aux *Dialogues* où on assiste aux trois bases constructrices de l'enjeu épistémologique, c'est-à-dire «J.J.», le personnage observé, «Rousseau», le théoricien et le «Français», le personnage conceptuel, *Les Rêveries* mettent en scène un seul promeneur qui joue en même temps les rôles de tous les personnages des *Dialogues*. La vie de ce solitaire est marquée par une «ultime quête de savoir encadrée par la recherche de la vie heureuse» (J. F. Perrin, 2011, 185). L'analyse de soi entreprise de la part du grand penseur à travers l'étude des modifications de l'âme, s'y mêle à une observation de la vie quotidienne.

Rousseau vieilli qui voit la mort de près, se détermine d'évaluer ses acquis pour une dernière fois. Même si *Les Rêveries* ne furent pas étudiées la plupart du temps comme un ouvrage philosophique, elles renferment cependant, d'importantes idées dans le domaine de la morale. La question majeure à laquelle Rousseau était confronté pendant la période de l'écriture de sa dernière création littéraire, était celle du mensonge.

A l'époque des Lumières les critères à travers lesquels on traitait la question du mensonge se reposaient plutôt sur la «théologie chrétienne» (*Ibid.*, 205) et le «droit naturel» (*Ibid.*). Ce sont les domaines auxquels appartenait incontestablement Jean-Jacques Rousseau. L'atmosphère de Genève embaumé par les versets de la Bible, avait déjà déterminé en Jean-Jacques le sentiment religieux. Le regard désapprouvateur que Rousseau porte en lui dans toutes les affaires qu'il entreprend, est inspiré sans doute par le regard de Dieu du Christianisme qui condamne tous les actes vicieux :

Si Rousseau imagine un regard réprobateur là où personne ne se soucie de sa médiocre existence, c'est que l'idée d'un Œil omniscient et juste est inséparable du ciel de Genève. [...] Respirer l'air de Genève, c'est respirer la conviction de la chute originelle, c'est sentir peser sur soi le risque de la colère (J. Starobinski, 1999, 138).

Pourtant le poids de ce regard accusateur ne semble pas être tout à fait destructeur ; puisque, même si ce regard le pousse à s'abstenir à ses désirs, il éloigne également de lui les effets dommageurs de certains désirs comme celui des «mensonges pernicieux» (J. F. Perrin, 2011, 208).

En vérité les doctrines théologiques qui régnaient sur la société française du XVIII^{ème} avaient divisé les mensonges en trois groupes : le premier appelé les mensonges pernicieux comprenait les mensonges qui sont commis avec malveillance. Ces mensonges sont, d'après les théologiens, dignes du châtimeut ; le deuxième type de mensonge appelé les «mensonges officieux» (*Ibid.*) sont attribués aux mensonges indifférents qui ne nuisent à personne, mais au contraire ils portent quelquefois d'avantage à autrui ; et enfin il y a des mensonges dont on se

sert pour plaire à autrui ou pour divertir les gens. A travers un autre point de vue, les partisans du droit naturel présentaient l'instinct naturel comme le déterminant du mensonge et de la vérité. C'est plus ou moins dans la même perspective que Rousseau, en tant qu'un esprit influencé par la religion chrétienne et comme l'un des théoriciens de l'homme naturel, examina le problème du mensonge.

Ayant du mal à parler en public, Rousseau s'est recouru à l'art d'écrire afin de compenser ses défauts de l'expression par son génie littéraire. Rousseau trouvera dans l'art de l'écrit le moyen de restituer dans le présent le désir non avoué du passé pour pouvoir s'en délivrer même s'il sait qu'il a perdu le destinataire de son aveu. Ces aveux sont la plupart du temps mêlés de parures puisque le champ libre que l'imagination prête à l'auteur, ne lui permet pas de laisser son écrit sans aucun ornement. Néanmoins il y avait des cas où le philosophe a tu la vérité afin de sauver quelques-uns de ses amis de reproche ou de châtiment ; dans le IV^{ème} Promenade Rousseau affirme qu'il a caché la faute de son camarade Plein ce qui lui « donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué que d'une main plus forte il [lui] eût fait sauter la cervelle » (J.-J. Rousseau, 1965, 85). Dans ses *Rêveries* Rousseau déclare qu'il ne considère pas ces ajouts ou ces non-dits comme les apports innocents de son imagination mais en tant que les déguisements. Il s'y reproche ainsi :

Quand la stérilité de ma conversation me forçait d'y suppléer par d'innocentes fictions j'avais tort, parce qu'il ne faut point, pour amuser autrui, s'avilir soi-même ; et quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutais à des choses réelles des ornements inventés, j'avais plus de tort encore parce qu'orner la vérité par des fables c'est en effet la défigurer (Ibid., 87).

Alors ces défigurations sont soit le fruit de la « fausse modestie » (J. F. Perrin, 2011, 212), soit issu de la « jactance » (*Ibid.*). De temps en temps, quand il trouvait l'occasion de se montrer dans ses ouvrages comme un beau parleur, Rousseau décidait « d'employer quelque ornement indifférent, [...] pour remplir un vide occasionné par [son] défaut de

mémoire» (J.-J. Rousseau, 1995, 151). Il se réclamait également du «généreux mensonge» (J. F. Perrin, 2011, 214) en vue de protéger ses amis. En d'autres termes, Rousseau se diffamait afin de donner l'avantage à autrui ; c'est ainsi que s'est-il chargé de graves crimes pour protéger Mme d'Houdetot :

Ici commence la grande et noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes et mes faiblesses cachées en me chargeant de fautes plus graves, dont j'étais incapable, et que je ne commis jamais (J.-J. Rousseau, 1995, 727).

Cette entreprise excitera par conséquent l'inimitié et l'exécration du monde envers cet auteur qui se présente comme criminel. C'est le principal raison, croit Rousseau, qui l'a fait passer pour un méchant.

Précédemment dans les *Dialogues*, Rousseau essayait de dévoiler un mensonge qu'il avait généralisé d'un complot attribué à des «Messieurs» inconnus qui s'incarnaient dans les chefs créateurs de cette calomnie, au public en tant que les sectateurs de cette intrigue et à la postérité comme les adeptes mal informés de ces «Messieurs». Toute la tentative des *Dialogues* est résumée dans l'évaluation de la véracité ou l'inauthenticité de l'assertion de la culpabilité de «J.J.». Ce sujet qui soulève également de débats entre «Rousseau» et le «Français», amènera ces derniers à un résultat égal : celui de l'inconséquence de l'entreprise de l'évaluation des affaires de «J.J.» sans l'établissement du procès public pour l'accusé. Le but de tous les efforts de «Rousseau» y était condensé dans la «dénonciation de l'arbitraire de la justice française, des procédures expéditives et de la torture» (J. F. Perrin, 2011, 122) et dans la «mise en cause de la nature et l'administration des «preuves»» (*Ibid.*).

Dans *Les Rêveries* la problématique du mensonge et de la vérité est traitée par une nouvelle perspective. En vue de s'éclaircir de la notion du mensonge, Rousseau se décide à examiner premièrement sa propre existence. A cette fin il y retrace l'histoire de son premier mensonge grave fait envers une petite fille, qui était déjà évoqué dans le deuxième livre des *Confessions*. Travaillant pour quelque temps comme un laquais chez la comtesse de Verceilis, le petit Jean-Jacques dérobe le ruban de sa

maîtresse. Pour s'échapper au forfait qu'il a commis, il accuse injustement une cuisinière appelée Marion, qui serait chassée à sa place. Même si déjà explicité pleinement dans *Les Confessions*, la source principale de ce grand vice sera de nouveau représentée par le *promeneur solitaire* :

Ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte, et bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du ciel qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachait j'aurais donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul (J.-J. Rousseau, 1965, 69).

Rousseau avouera également à avoir représenté les créations de sa *mémoire imaginative* comme la pure réalité en admettant à la fausseté d'un grand «nombre de choses de [son] invention qu' [il se rappelait] avoir dites comme vraies» (*Ibid.*).

Par la suite, Rousseau spécifie, dans ses *Rêveries*, les divers types de mensonges. Le premier type de mensonge dont Rousseau donne l'exemple dans sa quatrième Promenade est le mensonge nuisant ou d'après Perrin le mensonge pernicieux qui est fait afin de nuire à autrui. Le deuxième est le mensonge innocent qui n'engendre pas aucun sentiment de remords dans le cœur de l'écrivain, ainsi qu'affirme-t-il :

En me rappelant ces choses controuvées, je n'en sentais aucun vrai repentir (J.-J. Rousseau, 1965, 70).

L'intérêt et le préjudice sont donc les deux principes qui nous permettent de distinguer le mensonge nuisant du mensonge innocent. Cette distinction sera suivie sans doute de plusieurs problèmes. C'est grâce à sa célèbre devise «mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester» (*Ibid.*) que Rousseau se mettra sur nouvelles pistes et exhibera deux questions principales : la première consiste à repérer les cas où on doit indubitablement dire la vérité : «Quand et comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit pas toujours» (*Ibid.*, 70-71) ; la seconde se pose «s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment» (*Ibid.*, 71). Les axes principaux sur lesquels s'appuie Rousseau afin d'acquérir des résultats favorables sont l'*intérêt public* et l'*intérêt privé*.

Alors, prenant en considération l'importance de l'avantage général, Rousseau définit deux catégories de la vérité 1) la vérité générale qui est d'après lui «le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle ; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin» (*Ibid.*) ; 2) la vérité particulière qui «n'est pas toujours un bien, elle est quelquefois un mal, très souvent une chose indifférente» (*Ibid.*). La vérité générale doit avoir évidemment la priorité absolue, puisqu'elle vise à procurer l'intérêt de tout le monde. Par la suite, il faut reconnaître les circonstances propres à dire ou à taire la vérité, en s'appuyant sur la conscience qui constitue le fondement de toute la morale de Rousseau.

Même si la distinction des cas où l'homme est permis de taire la vérité était vraiment dure, Rousseau en recourant à certains paramètres, a offert des explications satisfaisantes. Il a affirmé premièrement que l'homme ne doit pas dire toutes les vérités de sa vie à tous. Pour chacun, il y a des secrets qui sont propres à lui et ne concernent personne. Et deuxièmement il a discerné les conditions qui déterminent si on doit dire ou taire la vérité. En ce sens, Rousseau prend le parti des théoriciens du droit naturel selon qui le mensonge consiste à parler contre ce qu'on pense ; autrement dit, si on déguise et déforme notre pensée lorsqu'on la transmet à autrui et qu'on lui présente une idée fautive, on ment et on est digne d'être puni. De cette façon Rousseau récuse rigoureusement le point de vue de Barbeyrac sur le mensonge innocent. Ce dernier croit qu' :

Il est non seulement permis, mais encore quelquefois expressément ordonné par la loi naturelle, ou de dire la vérité ou de garder le silence, ou même de feindre et de dissimuler, selon qu'une défense légitime de soi-même, ou une utilité innocente le demande (J. F. Perrin, 2011, 208).

Au contraire, Rousseau prouve qu'un mensonge qui apporte d'avantage pour autrui ou pour soi-même ne pourrait être innocent puisqu'il est contre la justice. Alors, il refuse l'innocence de tout

mensonge officieux en présentant la justice en tant que l'équivalent de la vérité et l'iniquité comme l'équivalent du mensonge :

Ce qu'on appelle mensonges officieux sont de vrais mensonges, parce qu'en imposer à l'avantage soit d'autrui, soit de soi-même, n'est pas moins injuste que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle (J.-J. Rousseau, 1965, 77).

Comme l'exemple l'indique Rousseau change de position devant les êtres imaginaires. Vu que le mensonge innocent perd en grande partie son sens, Rousseau précise certains cas où le mensonge n'est pas contre la justice. Le mensonge qu'on fait pour plaire aux autres ou les divertir, les fables et les récits qui sont issus de la fiction appartiennent à cette catégorie. La fiction à laquelle a recouru Jean-Jacques Rousseau en vue d'écrire sa *Nouvelle Héloïse*, est l'un des exemples du mensonge innocent qui offrira à travers un récit fabuleux les honorables chemins que les jeunes pourraient tenir afin d'acquérir la paix de l'âme. Cependant, quand il s'agit d'une œuvre autobiographique, la fiction trouvera un autre sens. L'un des critères du genre autobiographique est son orientation vers l'approche d'une vérité individuelle. C'est pourquoi la première question qui obsède le lecteur de tels ouvrages est celle de la sincérité et de l'honnêteté de l'auteur. Ce dernier y est attrapé en effet par diverses difficultés notamment celui de la trahison de la mémoire qui est inévitable dans une autobiographie. Dans un autre temps, Rousseau pose la question de la dualité de la personnalité de l'être humain. Il en trouve la racine dans le *volontaire* et l'*involontaire*. Voyons l'une des phrases extraites de l'*Émile* qui éclaire ce problème :

En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage, et dont l'autre le ramenait basement en lui-même, l'asservissait à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, et contrariait par elles tout ce que lui inspirait le sentiment du premier. [...] je veux et je ne veux pas, je me sens à la fois

esclave et libre ; je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal (J.-J. Rousseau, 1966, 321).

Comme si le mal qui réside en homme le pousse forcément vers le mal et la méchanceté. Cela nous rappelle de la doctrine du péché originel du Christianisme selon laquelle la nature de l'homme est affaiblie et corrompue par le démon. Cependant Rousseau la réfute puisqu'il déclare avoir repéré les origines des vices de l'homme non dans sa nature mais dans la société.

Cette fiction est la seule matière déguisée qu'a employée Rousseau dans ses œuvres et dont il s'est même repenti. Concernant la «vérité due [...] qui intéresse la justice» (J.-J. Rousseau, 1965, 72), il est toujours «aussi fidèle à la vérité qui l'accuse qu'à celle qui l'honore, et [...] il n'en impose jamais pour son avantage ni pour nuire à son ennemi» (*Ibid.*, 78) ; puisque les motifs qui ont poussé Rousseau à écrire ses *Rêveries* sont résumés dans «quelque belle et grande vérité à répandre, quelque erreur générale et pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir» (J.-J. Rousseau, 1999, 72).

Rousseau à la recherche du paradis perdu

Dans le monde de la rêverie, Rousseau vise à atteindre un état où en oubliant toutes ses passions, toutes ses peines et en bref toutes les impressions terrestres, il se lance dans la pure jouissance de soi, ne pensant plus et ne voyant que son propre être. C'est en effet le chemin que suivait Rousseau depuis la condamnation de l'*Émile*, l'époque où pour la première fois, il se sentit victime d'un odieux complot. Alors, il s'était mis à rêver voire avant d'écrire ses *Rêveries* :

Pour bien remplir le titre de ce recueil, je l'aurais dû commencer il y a soixante ans : car ma vie entière n'a été qu'une longue rêverie divisée en chapitres par mes promenades de chaque jour (P. Bornecque, 1988, 18).

Insatisfait des défaillances du monde réel, il se dirigea à l'asile sûr de l'univers privilégié de la rêverie. Dans son livre intitulé *Jean-Jacques*

Rousseau, Jean-Louis Lecercle affirme l'existence d'une vie double chez Rousseau :

Il lui a toujours été impossible de se satisfaire du monde réel. Sa vie a toujours été double: celle qu'il vivait et celle qu'il rêvait, le rêve étant une substitution (Ibid., 36).

Son pays natal ainsi qu'affirme Jean Starobinski, plutôt que le monde réel, était l'univers imaginaire auquel il a premièrement ouvert les yeux avant de se lancer dans le tourbillon des aventures réelles. Rousseau s'était donc préfiguré les objets idéalisés de l'imaginaire, dont il cherchait les archétypes dans la réalité. Dans le monde réel, au lieu de considérer les choses telles qu'elles sont, il n'avait de cesse qu'il découvre des affinités entre les objets matériels et les «figures de la fable personnelle» (J. Starobinski, 1999, 162). Toutes les figures du monde réel lui étaient présentées comme une suite de ses chimères. Starobinski explique lucidement cette conception à travers l'exemple de la femme aimée :

En Sophie d'Houdetot, Rousseau croit trouver l'incarnation de Julie d'Étanges, dont il construit l'image avec le souvenir d'Éléonore de Warens (et de quelques autres) ; mais il ne s'arrête pas au passé qu'il a réellement vécu auprès de «maman», il va jusqu'à réinventer la jeunesse de cette femme, l'époque mystérieuse de ses premiers amours : Julie est la figure rêvée d'Éléonore adolescente. À rebours, Rousseau n'a pu si fortement s'attacher à Mme de Warens que parce qu'il retrouvait en elle la Dame de ses premières songeries romanesques, et les traits fictifs d'une mère à jamais perdue (Ibid.).

C'était donc seulement son imagination qui était capable de lui donner un bonheur satisfaisant et parfait:

*Sa pensée prend racine dans le rêve. Tous ses ouvrages, des **Discours** au **Contrat social**, substitueront au monde réel, décevant, un monde nouveau, véhiculant un idéal de liberté, d'égalité et de bonheur (P. Bornecque, 1988, 19).*

Rousseau, le contemplatif isolé en tant qu'un mystique, était envahi durant ses rêveries de l'extase qui le conduisait à la contemplation de l'univers et à la méditation sur sa propre existence. Pierre Bornecque dans

son Profil sur *Les Rêveries*, définit sous quatre formes l'extase qui est le fruit de l'imagination de Rousseau :

1) La fusion dans l'univers : l'âme sensible excitée par la contemplation de la nature «se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié» (J.-J. Rousseau, 1965, 118). Ce plongement dans un grand ravissement est tellement profond qu'on sera incapable de distinguer le point de la séparation des fictions de la réalité.

2) L'identification cosmique avec le système des êtres : épris des splendeurs de l'univers, le contemplateur s'oublie et s'identifie avec la nature :

Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière (Ibid., 122).

3) La jouissance du sentiment de l'existence : dans la deuxième Promenade, Rousseau raconte l'événement meurtrier pendant lequel il était renversé par un chien danois. Après avoir passé un état proche de la mort, il retournera à la vie avec une grande extase de la simple existence :

Je sentais dans tout mon être un calme ravissant, auquel chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus (Ibid., 44).

4) La jouissance parfaite du sentiment de l'existence poussera l'homme à s'assimiler à Dieu :

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu (Ibid., 98).

Tout opposé à la philosophie de son époque dont le fondement était constitué par le réalisme, Rousseau annonça à la haute voix sa croyance à l'âge d'or et au paradis perdu. Il a rejeté l'idée de Voltaire selon laquelle la croyance au paradis perdu n'était que la conséquence du regret du «bon vieux temps» (M. Eigeldinger, 1962, 137). Il a parlé tout différemment d'un bonheur parfait qu'il cherchait dans le passé ou souhaitait de reconquérir dans le futur :

La croyance à l'âge d'or ... est l'expression du désir de se soustraire au temps, de s'affranchir de l'histoire pour rejoindre la perfection des origines, recouvrir l'unité du primordial et l'élémentaire, revivre le moment intemporel de la Genèse [...]. Refuser le mythe de l'âge d'or, c'est tuer en l'homme l'esprit de l'enfance, c'est anéantir tout espoir de liberté et d'innocence, toute aspiration à rejoindre l'unité primitive de l'être à retrouver le langage des origines (Ibid., 138-139).

Considérant le savoir-faire des philosophes de son époque comme une sagesse falsifié, Rousseau leur a reproché d'avoir mis naïvement leur paradis dans le présent ; l'instant où on est succombé sous le poids du temps destructeur ; le moment où on a perdu l'innocence des origines. D'après sa déclaration, le présent ne peut jamais satisfaire le désir d'un esprit chimérique qui aspire au moment éternel de la Genèse, à l'innocence de l'enfance et au perfectionnement intérieur :

Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudrait accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resterait-il contre les rigueurs du sort et contre les injustices des hommes (J.-J. Rousseau, 1966, 95-96) ?

Le paradis terrestre des sceptiques qu'a éprouvé également Rousseau tout au long de sa vie, est donc une euphorie fragile qui ne dure qu'un court moment ; cette jouissance une fois acquise, sera corrompue par «l'irruption de la conscience du mal et du mensonge» (M. Eigeldinger, 1962, 139). Dans *Les Confessions*, Rousseau explique ainsi la jouissance pâlie de son séjour à Bossey :

Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir [...]. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur et de simplicité qui va au cœur : elle nous semblait déserte et sombre [...]. Nous nous dégoûtâmes de cette vie ; on se dégoûta de nous (J.-J. Rousseau, 1995, 170-171).

Cette instabilité le persuada que la vision du siècle d'or qui a profondément marqué sa vie et son œuvre, est une utopie inaccessible et qu'il n'existe pas dans ce monde du bonheur permanent.

Cependant, la nostalgie produite par cette impossibilité serait altérée, chez Rousseau, par une «union mystique avec la sérénité de la nature» (M. Eigeldinger, 1962, 142). C'est surtout dans la période où il a vécu à l'île de Saint-Pierre qu'il a mieux senti le spectacle de la nature. L'île est en effet une force inconsciente qui poussa Rousseau à se diriger vers le paradis perdu. Elle est à la fois le lieu où l'auteur était protégé des malveillances des autres et le territoire dont il croyait être le seul conquérant. Cet espace naturel est entouré pour lui tantôt de verdure comme à l'Hermitage, tantôt de l'eau comme à l'île de Saint-Pierre. L'île est l'élément qui instaure pour lui «un îlot de bonheur dans l'océan de ses souffrances» (M. Bochet, 1997, 65).

Donc, en dépit des obstacles qui l'empêchaient de transformer le monde réel en un monde idéal, Rousseau n'a jamais cessé de recréer le paradis sur la terre. Il s'est efforcé, par exemple, à plusieurs reprises de réinventer par son imagination le temps prospère qu'il avait passé autrefois avec Mme de Warens. C'est la réminiscence intermittente de l'âge d'or qui incite l'homme à sauvegarder la vertu et l'innocence des origines. La reconstruction des moments paisibles et les efforts de Rousseau pour retrouver de telles félicités étaient troublés parfois par ses ennemis dans l'âge où il a évolué les idées dominantes dans la société, à l'église et parmi les hommes littéraires. C'est au moment de la rédaction des *Rêveries* que Rousseau arriva à une totale indifférence envers les entreprises de ses calomnieux et consentira enfin à la déchéance de ses chimères dans ce monde-ci. Mais cette fois-ci le résultat que Rousseau a extrait de l'isolement que ses amis anciens lui ont imposé, était profitable pour lui :

Dans tous les raffinements de leur haine mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a fait oublier ; c'était d'en graduer si bien les effets qu'ils pussent entretenir et renouveler mes douleurs sans cesse en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. [...] Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources ; en ne me laissant rien ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que

d'adoucissement ; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver et moi de m'y soustraire (J.-J. Rousseau, 1965, 31).

Alors, les attaques de ses ennemis qui étaient déjà accablantes, ont cessé de l'être lorsque Rousseau a consenti à porter le joug de la nécessité. Détaché de toute personne et de tout objet, il s'est aperçu qu'il faut s'appuyer sur soi-même. C'est la «tranquillité» et la confiance en soi que ses ennemis lui ont apportées en lui ôtant «l'inquiétude et l'effroi» (*Ibid.*).

De plus, il savait que les bonheurs fugitifs du monde réel lui procureraient seulement des plaisirs précaires et ne parviendraient jamais à rendre heureuse son âme immortelle. L'âge d'or ne se trouve qu'en profondeur de notre cœur, dans notre monde intérieur et il ne peut être vécu qu'intérieurement. Le cœur de l'homme solitaire n'étant pas satisfait à l'ici-bas, inspire à un au-delà puisqu'il s'est assuré que :

Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continu qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes et nul ne peut s'assurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie sont des chimères (*Ibid.*, 148).

L'île joue un grand rôle dans la formation de cette aspiration. En réalité, l'âge d'or est insulaire car :

La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élancer incessamment vers l'auteur des choses et à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit et la cause de tout ce qu'il sent (*Ibid.*, 54).

On peut résumer l'idéologie de Rousseau sur le siècle d'or dans ces termes : il faut forger son paradis perdu sur la terre en attendant l'autre monde où le vrai paradis se démontrera. Cette attente fonctionnera certainement comme la consolatrice du malheureux :

Il n'y a que le demi-savoir et la fausse sagesse qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort, et pas au-delà, en font pour nous le pire des maux.

La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie (J.-J. Rousseau, 1966, 96).

Conclusion

Les Rêveries en tant que l'ouvrage ultime de Jean-Jacques Rousseau, est le poème soliloque que chante un *juste souffrant* à l'hymne de la solitude et dans l'espérance d'un bonheur délicieux dans un ailleurs. Cette œuvre autobiographique comprenant dix chapitres, représentera, pour une dernière fois, le «Moi» du grand philosophe à travers un langage poétique.

Dans *Les Rêveries* qui sont en réalité la voix de l'âme d'un «Je» aliéné de tout, l'auteur regarde le monde comme un sage qui a atteint le niveau d'autosuffisance. La centralisation du «Moi» en faveur de laquelle s'y proclame Rousseau, lui permet de maintenir l'«équilibre entre ses passions et ses facultés en refusant la morale de la dispersion et de la disponibilité, en s'appliquant à se circonscrire, à se concentrer dans les limites naturelles de l'être» (M. Eigeldinger, 1962, 142-143).

Même s'il se présente dans *Les Rêveries* comme la victime passive de l'hostilité des hommes, Rousseau ne cesse pas de jouer son rôle efficace de théoricien. La vision philosophique du siècle d'or, la nécessité de la fusion avec la nature, le caractère fugitif du bonheur, l'aspect multidimensionnel du mensonge que l'auteur y étudie à travers un examen détaillé et approfondi, donnèrent à son ouvrage ultime une dimension universelle et stabilisèrent le nom de ce psychologue moderne dans la mémoire des hommes.

پرتال جامع علوم انسانی

Bibliographie

- BOCHET Marc, *Les Rêveries du promeneur solitaire de Rousseau*, Hachette, Paris, 1997.
- BORNECQUE Pierre, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Hatier, Paris, 1988.
- EIGELDINGER Marc, *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire*, la Bacconière, Neuchâtel, 1962.
- PERRIN Jean-François, *Politique du renonçant Le dernier Rousseau des Dialogues aux Rêveries*, Éditions Kimé, Paris, 2011.
- ROUSSEAU J.-J., *Les Confessions Présentation et notes Raymond Trousson*, Imprimerie nationale, Paris, 1995.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Dialogues Rousseau juge de Jean-Jacques suivis de Le Lévitte d'Éphraïm Présentation, notes et dossier documentaire par Érik Leborgne*, 2ème éd., GF Flammarion, Paris, 1999.
- ROUSSEAU J.-J., *Émile ou de l'éducation Chronologie et Introduction par Michel Launay*, Grenier-Flammarion, Paris, 1966.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire suivi de Mon portrait Lettres à Malesherbes Notes écrites sur des cartes à jouer Introduction de Jean-Grenier Texte établi et annoté par S. De Sacy*, 2ème éd., éditions Gallimard et Librairie Générale Française, Paris, 1965.
- STAROBINSKI Jean, *L'œil vivant Corneille, Racine, La Bruyère, Rousseau, Stendhal*, Editions Gallimard, Paris, 1999.